

LETTRES

A Basile évêque de Césarée de Cappadoce

Lettre 1 ¹

Je l'avoue, j'ai manqué à ma promesse. Je t'ai promis d'être avec toi et de me consacrer avec toi à la philosophie, et cela au moment de notre départ d'Athènes, de notre amitié d'alors et de notre cohésion, – je ne puis trouver de terme plus juste.

2. J'ai manqué à ma promesse, mais c'est malgré moi; c'est parce qu'une loi l'a emporté sur une autre : la loi qui ordonne de prendre soin de ses parents a été plus forte que la loi de l'amitié et de la fraternité.

3. Je ne serai pas cependant tout à fait infidèle à mes engagements, si tu veux accepter ma proposition : nous irons de temps en temps chez toi; accepte de venir le reste du temps chez nous, afin qu'entre nous tout soit commun et qu'il y ait, de part et d'autre, un honneur égal rendu à l'amitié. Je pourrai ainsi, sans affliger mes parents, me réjouir de ta présence.

A Basile

Lettre 2

Je ne puis souffrir que tu critiques la Tibérine, sa boue et ses hivers, ô toi que la boue ne salit jamais, toi qui marches sur la pointe des pieds et qui te promènes sur des planchers, homme ailé, aérien, emporté par la flèche d'Abaris, – puisque tu veux fuir la Cappadoce, tout Cappadocien que tu es.

2. Vous faisons-nous quelque tort parce que vous êtes pâles, parce que vous respirez à peine et que le soleil vous est mesuré, tandis que nous sommes gras, rassasiés et au large ?

3. Mais (dites-vous), vous jouissez aussi de ces avantages, et, en plus, vous avez des plaisirs, vous êtes riches, vous flânez sur les places publiques. – C'est ce dont je ne vous félicite pas. Cesse donc de critiquer notre boue, car ce n'est pas toi qui as créé ta ville, pas plus que nous l'hiver; sinon, nous te reprocherons, non par la boue, mais les bouges² et tout ce que les villes offrent de mauvais.

A Basile

Lettre 4

Tu peux railler et critiquer notre pays, soit pour plaisanter, soit sérieusement; cela n'est rien. Tu peux sourire, te rassasier de science et jouir de notre amitié : tout ce qui vient de toi nous fait plaisir, quoi que ce soit et de quelque manière que ce soit. 2. Mais si tu nous railles c'est, je le crois, moins pour nous railler que pour m'attirer vers toi et, si je te comprends bien, tu veux agir comme ceux qui font un barrage sur une rivière pour en détourner le cours. C'est ainsi que j'interprète ta conduite.

¹ Gallay 1941 Numérisation : Patristique.org

3. Quant à moi, j'admire ton pays du Pont, avec ses ténèbres, ce séjour digne d'un exil, ces rochers suspendus au-dessus de vos têtes, ces bêtes sauvages qui viennent vous éprouver, ce désert qui s'étend sous les rochers, et même ce trou à rats – auquel vous donnez les beaux noms de lieu de méditation, de monastère et d'école –, ces forêts d'arbres sauvages, cette couronne de montagnes escarpées qui, loin de vous couronner, vous emprisonne,

4. cet air qui vous est mesuré, ce soleil que l'on désire en vain et que l'on aperçoit comme l'orifice d'une cheminée, ô Cimmeriens du Pont qui n'êtes pas seulement condamnés à une nuit de six mois, comme on le dit de certains peuples, mais qui ne passez pas un instant de votre vie sans obscurité, car toute votre existence n'est qu'une longue nuit ininterrompue, c'est vraiment *l'ombre de la mort* (Ps 22,4), pour parler comme l'Écriture.

5. J'adresserai aussi mes louanges à votre *voie étroite et resserrée* (Mt 7,14); où mène-t-elle ? au Royaume ou à l'Hadès ? Je ne sais, mais à cause de ton nom, admettons qu'elle mène au Royaume. J'admire encore au milieu de tout cela votre... comment dirai-je ? Mentirai-je, pour dire que c'est un Éden, avec une source qui se divise en quatre parties pour arroser la terre (Cf. Gn 2, 10) ? Dirai-je au contraire que c'est le désert sec et aride, que seul quelque Moïse pourrait fertiliser en frappant le rocher de sa baguette ? (Cf. Ex 17,6)

6. Partout, en effet, où il n'y a pas de rochers, il y a des ravins; à défaut de ravins, ce sont des ronces; et tout ce qui domine les ronces est taillé en précipice. Le sentier qui passe au-dessus, bordé d'abîmes et incliné des deux côtés, oblige ceux qui marchent à se recueillir et à faire des exercices de sécurité.

7. En bas gronde le fleuve, qui est pour vous le calme Strymon d'Amphipolis; ³ mais les poissons n'y nagent pas plus que les pierres; il ne se répand pour former un lac, mais il se jette dans des gouffres. Quel amateur de grands mots es-tu et quel inventeur de noms !

8. Ce fleuve est énorme, effrayant et son fracas couvre la psalmodie que l'on chante au-dessus. Les Cataractes, les Catadoupes ne sont rien à côté de lui, tant il vous accable nuit et jour de son vacarme.

9. Il est si impétueux qu'on ne peut le franchir, si bourbeux qu'on ne peut en boire son eau; il n'a que ceci de bon, c'est qu'il n'emporte pas votre demeure lorsque les torrents et les orages le rendent furieux.

10. Voilà nos impressions sur ces îles où vivent les Bienheureux, ou plutôt ces nouveaux bienheureux que vous êtes !

11. Ne me vante donc plus ces courbes en forme de croissant, qui étranglent plutôt qu'elles ne défendent la partie accessible de la montagne; ni ces masses rocheuses qui menacent vos têtes et qui vous font vivre d'une vie de Tantale; ni ces brises qui passent, ni ces émanations terrestres qui vous raniment quand vous défaillez; 12. ni ces oiseaux qui chantent, mais qui chantent de faim, et qui volent, mais dans le désert. Personne, dis-tu, ne vient dans ce pays, si ce n'est pour la chasse; ajoute : et pour vous visiter, morts que vous êtes !

13. Tout cela est peut-être un peu long pour une lettre, mais c'est pourtant plus court qu'une comédie. Enfin, si tu acceptes de bon cœur la plaisanterie, tu feras bien; sinon, nous ajouterons bien d'autres choses.

³ Voir la lettre 14 de saint Basile

saint Grégoire le Théologien

A Basile

Lettre 5

Puisque tu prends bien la plaisanterie, nous allons continuer. Homère fournira le préambule : «Allons, poursuis et chante la beauté du dedans», cette cabane sans toit et sans portes, ce foyer sans feu et sans fumée, ces murs desséchés par le feu pour éviter que la boue qui en dégouttait ne tombe sur nous – oui, nous étions, comme Tantale, condamné à mourir de soif au milieu de l'eau –, 2. et ce pitoyable festin où l'on n'avait pas de quoi manger et auquel on nous avait invité du fond de la Cappadoce en nous faisant espérer non point la frugalité des Lotophages, mais le repas d'Alkinoos, malheureux naufragé que nous étions, nous aussi !

3. Je me souviens de ce pain que l'on nous servait et de ce que l'on appelait les brouets... et je n'oublierai jamais comment mes dents glissaient sur les croûtons, puis s'y engluaient et s'en détachaient comme au sortir de la vase !

4. Tu peux sans doute célébrer tout cela sur un ton tragique, avec des accents sublimes que t'inspireront tes propres souffrances; toujours est-il que si cette noble femme, vraie nourrice des pauvres – c'est-à-dire ta mère –, ne nous avait tirés de ces difficultés en se montrant à nous comme un port à des navigateurs battus par la tempête, nous serions morts depuis longtemps et l'on nous plaindrait au lieu de nous louer de notre «foi pontique».

5. Comment ne pas parler de ces soi-disant jardins qui ne produisent aucun légume, et de ce fumier d'Augias que nous avons retiré de la demeure pour en couvrir les jardins ? Alors toi, mauvais plaisant, et moi, vendangeur, nous traînions ce chariot haut comme une colline, avec ce cou et ces mains qui portent encore la trace de nos travaux. Ô terre, ô soleil, ô air, ô vertu ! pourrai-je m'écrier en prenant un peu le ton de la tragédie – et nous ne voulions pas unir les rives de l'Hellespont, mais combler un fossé.

6. Si notre récit ne te cause aucune peine, il ne nous en fait pas davantage; s'il te contriste, que devons-nous dire, nous qui avons subi la chose même ! Et encore, nous passons sous silence la majeure partie de nos maux, en considérant les avantages dont nous avons joui.

A Basile

Lettre 6

Lorsque nous t'écrivions précédemment au sujet du séjour dans le Pont, nous plaisantions, nous ne parlions pas sérieusement; mais ce que j'écris aujourd'hui est tout à fait sérieux.

2. *Qui me mettra dans le même état qu'aux jours de jadis* (Job 29,2), dans lesquels je faisais mes délices de souffrir avec toi ? Car la souffrance volontaire a plus de prix que le plaisir qui ne l'est pas.

3. Qui me donnera ces chants de psaumes, ces veilles, ces élans vers Dieu dans la prière et cette vie, pour ainsi dire, immatérielle et incorporelle ? Qui me donnera cette union de sentiments et d'âme avec des frères qui se divinisent et s'élèvent sous ta conduite ?

4. Qui me donnera cette émulation et cette ardeur pour la vertu, que nous avons confirmées par des règles et des lois⁴ ? Qui me donnera ce zèle à étudier la parole divine et cette lumière que nous trouvons sous la direction de l'Esprit ?

5. Ou bien, pour ne parler que des choses secondaires et moins importantes, qui me rendra ces occupations journalières et ces travaux manuels; ce bois à couper et ces pierres à casser; ces arbres à planter et à arroser; ce platane – un platane plus précieux que celui de Xerxès –, sous lequel venait s'asseoir non pas un roi amolli, mais un moine contrit. 6. Ce platane, c'est moi qui l'ai planté, c'est Apollos – autrement dit, ton Excellence –, qui l'a arrosé, mais c'est Dieu qui l'a fait croître (Cf. 1 Co 3,6) pour notre honneur et pour qu'il reste chez vous un souvenir de nos travaux, un souvenir semblable à la verge fleurie d'Aaron, qui était conservée dans l'arche (cf. Nb 17,8-10), ainsi que le dit l'Écriture et que nous le croyons.

7. Mais s'il est bien facile de former ces désirs, il ne l'est pas du tout de les réaliser ! Assiste-moi, du moins, inspire-moi la vertu, travaille avec moi et fais par tes prières que nous conservions ce que nous avons déjà gagné au lieu de le voir se dissiper peu à peu, comme une ombre au déclin du jour. 8. Car c'est toi que je respire plutôt que l'air, et ma seule vie c'est d'être avec toi, soit réellement, soit, quand tu es absent, par le souvenir.

A Basile

Lettre 46

Eh quoi ! vos ouvrages ne sont à mes yeux que des bagatelles et des frivolités ? O tête divine et sacrée ! quelle parole s'est échappée de votre bouche ! comment avez-vous osé prononcer un tel blasphème ? permettez-moi d'avoir à mon tour un peu de hardiesse. Votre esprit a-t-il pu concevoir une telle pensée; votre main a-t-elle pu l'écrire; le papier a-t-il pu la recevoir ? ô littérature ! ô Athènes⁵ ! ô vertus ! ô sueurs de l'étude ! car vos lettres m'obligent à élever mes plaintes jusqu'au ton de la tragédie. Ne connaissez-vous donc pas votre ami ? ne vous connaissez-vous pas vous-même ? vous l'œil du monde, vous dont la voix éclatante retentit dans tout l'univers, vous le roi de l'éloquence. Moi faire peu de cas de vos ouvrages ! quel objet ici-bas peut exciter l'admiration des hommes, si vous n'excitez pas celle de Grégoire ?

Il n'y a qu'un printemps parmi les saisons, qu'un soleil parmi les astres, qu'un ciel qui embrasse de tous côtés l'univers, qu'une voix, et c'est la vôtre, qui domine toutes les voix des mortels, si toutefois mon jugement est de quelque poids dans cette matière, et que je ne sois pas égaré par les illusions de l'amitié; ce que je ne crois pas.

Si vous m'accusez de ne pas vous admirer autant que vous méritez de l'être, accusez donc aussi tous les hommes. Quel homme en effet a jamais été capable de vous donner les éloges que vous méritez ? par quel autre pouvez-vous être loué dignement, que par vous-même et votre sublime éloquence, s'il était permis de se louer soi-même, sans blesser les bienséances oratoires ? Si vous m'accusez d'une indifférence dédaigneuse, commencez donc par m'accuser d'abord, de folie.

Mais vous êtes mécontent de me voir philosopher. Permettez-moi de vous le dire; c'est la seule chose au-dessus de tous vos discours.

A Basile

Lettre 60

Ce que vous exigez de moi dépend de moi en partie, mais je crois qu'il dépend encore plus de votre piété. Ce qui est en mon pouvoir, c'est l'empressement et la bonne volonté; car assurément je n'ai jamais fui les occasions d'être avec vous; je les ai toujours recherchées, et jamais je ne les ai souhaitées plus vivement qu'aujourd'hui; mais il dépend de votre piété que mes désirs soient

accomplis. Les soins de la tendresse filiale me retiennent auprès de ma respectable mère, qui est depuis longtemps malade. Si je puis la quitter sans la moindre inquiétude sur son état, je ne me priverai pas plus longtemps du plaisir de vous voir. Prêtez-moi seulement le secours de vos prières; qu'elles obtiennent à ma mère le rétablissement de sa santé, et à moi la liberté de partir.

A son frère Césaire

Lettre 7

Votre conduite a été pour moi un grand sujet de confusion. Qu'ai-je besoin de vous dire la cause de ma douleur, puisque vous ne la connaissez que trop bien ? Sans parler ici de moi, ni de l'abattement, et même de la crainte où m'a jeté la nouvelle qu'on a répandue sur votre compte, je voudrais qu'il vous fût possible d'entendre les discours que tiennent, sur vous, non seulement nos amis, mais encore les étrangers et ceux qui connaissent d'une manière quelconque notre famille; je parle ici des chrétiens; ils n'ont tous qu'un même langage sur vous et votre famille, car vous savez que l'on applique plus volontiers les règles de la morale à la conduite des autres qu'à la sienne. Voici donc comment ils s'exercent sur le sujet de déclamation que vous leur donnez : "On voit aujourd'hui le fils d'un évêque vivre avec les gens de guerre; on le voit épris de la gloire et des dignités terrestres. On le voit courir après la fortune, entraîné par cet amour des richesses, qui enflamme aujourd'hui tous les hommes, et les jette dans une carrière funeste, où ils cherchent la perte de leur âme. Il oublie que la gloire, la sûreté, la richesse d'un chrétien, consistent à résister au torrent du siècle, à fuir, d'aussi loin qu'il peut, tout ce qui est impur et anathème. Comment un évêque pourra-t-il recommander aux autres de résister au torrent du siècle et de se préserver de la corruption générale ? comment pourra-t-il les reprendre de leurs fautes, si l'on peut opposer à ses discours les exemples que donne sa famille ?"

Lorsque j'entends chaque jour de semblables propos et bien d'autres plus fâcheux encore, que ceux-ci tiennent par un sentiment d'amitié, ceux-là par un esprit de malveillance, jugez quelle douloureuse impression ils font sur moi, et quelles pensées s'élèvent dans l'âme de ceux qui ont voulu vivre sous le joug du Seigneur et qui ne connaissent d'autre bien que les espérances du siècle à venir.

Témoin de la douleur que ces propos causent à notre respectable père, au point de lui rendre la vie insupportable, je fais tout ce que je peux pour le consoler et pour ranimer son courage, en lui répondant de vos sentiments, et en lui donnant l'assurance que vous allez mettre un terme à notre affliction.

A l'égard de notre respectable mère, qui ne sait encore rien de tout ce qui se passe (car jusqu'à présent nous avons usé de mille artifices pour lui dérober cette connaissance), songez, si elle venait enfin à être informée de votre conduite, que sa douleur serait inconsolable; car, outre la faiblesse naturelle à son sexe, son extrême piété la rendrait insensible à tout ce qu'on pourrait lui dire dans cette circonstance.

Si vous avez donc quelques égards pour nous et pour vous-même, prenez un parti plus sage et plus conforme à vos véritables intérêts. Nous avons ici tout ce qu'il faut pour vivre dans une honnête aisance, et notre fortune est suffisante pour un homme qui n'est pas tourmenté par une cupidité insatiable, et par la passion d'acquérir sans cesse. Je ne vois pas dans quel autre temps nous pourrions obtenir votre conversion, si nous laissons passer celui-ci.

Si vous persistez dans votre genre de vie, et que vous n'écoutez d'autres conseils que ceux de votre passion, je ne vous adresserai plus aucune représentation importune; je vous déclare seulement, de la manière la plus formelle, qu'il faut, de deux choses l'une, ou qu'en restant attaché de cœur à la religion chrétienne, vous soyez rangé dans la dernière classe des chrétiens, et que vous meniez une vie indigne de vous et des espérances du siècle à venir, ou qu'en recherchant uniquement les honneurs de ce monde, vous perdiez des biens plus précieux, et ne trouviez qu'une vaine fumée, si toutefois vous ne devenez la proie des flammes.

saint Grégoire le Théologien

A Philagrius

Lettre 35

C'est moi qui vous ai le premier écrit des lettres de consolation pour soulager vos souffrances; car vous étiez tombé malade avant moi. J'ai quelque droit d'espérer que vous me consolerez à mon tour, aujourd'hui que je souffre presque autant que vous, fidèle en cela aux lois de l'amitié qui veut que les maux soient communs entre amis; mais vous avez déjà rempli à mon égard le devoir de consolateur, votre patience étant pour moi une exhortation à la patience.

A Philagrius

Lettre 36

Je suis tourmenté par la maladie, et je m'en réjouis, non parce que je suis ainsi tourmenté, mais parce que j'apprends aux autres la patience; car n'étant jamais sans douleur, je tire au moins cet avantage de mon état d'infirmité, que je le supporte patiemment, et que je rends également grâces à Dieu des souffrances comme des soulagements qu'il m'envoie, parce que je sais que la souveraine raison n'ordonne rien à notre égard sans raison, quoiqu'il nous arrive d'en juger autrement.

A Eusèbe de Samosate, évêque exilé

Lettre 44 (extrait) ⁶

Par où commencerai-je vos louanges ? de quel nom vous appellerai-je ? dois-je vous donner ceux de "colonne et de fondement de l'Eglise", ou bien de "flambeau dans le monde", en me servant des paroles de l'Apôtre (1 Tim 3.15; Philipp 2.15); ou dois-je vous appeler "la gloire et la couronne des chrétiens, un don de Dieu, le soutien de votre patrie, une règle vivante de la Foi, un envoyé de la vérité"; ou bien dois-je vous donner en même temps tous ces noms divers et bien d'autres encore ? Ces louanges, quelque grandes-qu'elles soient, je saurais au besoin les confirmer par les faits que j'ai vus. Que de biens ne nous a pas valu votre seule présence ? Quelle pluie vint jamais plus à propos pour abreuver la terre desséchée par les ardeurs du soleil ? Quelle eau plus salubre a pu découler du rocher, en faveur de ceux qui habitaient le désert ? A qui Jésus Christ, le Seigneur de tous les hommes, se présenta-t-il plus à propos dans leurs adversités, soit pour apaiser les flots, soit pour les arracher aux dangers dont ils étaient menacés, que vous même vous nous êtes apparu, au milieu de nos fatigues et de nos angoisses, lorsque déjà nous étions sur le point de faire naufrage ?

Que servirait de parler des autres ? Qui ne sait quelle joie et quelle volupté vous avez répandues dans les cœurs de tous les orthodoxes, et quel courage vous avez rendu à ceux que

commencent à gagner le désespoir. L'Église notre mère, j'entends celle de Césarée, heureuse de vous voir, dépose les vêtements de sa viduité, elle reprend déjà ceux de l'allégresse; mais elle brillera encore de bien plus d'éclat, lorsqu'elle aura obtenu un pasteur digne d'elle et de tant d'évêques qui l'auront précédé.

⁶ Cette lettre paraît avoir été écrite après la mort d'Eusèbe, évêque de Césarée, et lorsqu'il s'agissait de lui donner un successeur. On y voit que la présence d'Eusèbe de Samosate avait causé une grande joie à toute cette grande ville; et il est vraisemblable que cela doit s'entendre du moment où Eusèbe de Samosate revint de son exil.

saint Grégoire le Théologien

A Eusèbe de Samosate

Lettre 64 (extrait) ⁷

A l'époque où vous avez traversé notre patrie, j'étais atteint d'une maladie si grave, que je ne pouvais même, de ma chambre, promener mes regards au-dehors. Mais ce qui me tourmentait alors étrangement, c'était bien moins cette maladie, quelque dangereuse qu'elle fût d'ailleurs, que le déplaisir d'être privé de la vue et des entretiens d'un homme aussi plein de Dieu que vous l'êtes ! Le désir que j'ai de contempler vos traits vénérables est dans moi aussi vif qu'il doit l'être dans un homme qui a des blessures spirituelles dont il a besoin d'être guéri, et dont il n'attend que de vous la guérison.

Toutefois, quoique la privation de votre vue soit sans doute le châtement de mes péchés, néanmoins il dépend encore aujourd'hui de votre bonté d'apporter quelque soulagement à mes maux. Car, si vous daignez seulement vous souvenir de moi dans ces prières si pures et si ferventes que vous adressez à Dieu, je ne doute point qu'elles ne deviennent pour moi le canal des bénédictions célestes, soit pour cette vie, soit pour l'éternité. Sans doute les prières d'un personnage aussi éminent, qui a souffert tant de calamités pour l'Évangile, qui a éprouvé pour la Foi tant de persécutions, et qui enfin, par sa patience, s'est acquis tant de mérite et de crédit auprès de Dieu, les prières d'un tel homme, dis-je, lorsqu'il veut bien se déclarer auprès de Dieu notre patron, doivent être, selon moi, aussi efficaces, que la même faveur qui nous serait accordée par qui que ce soit des plus glorieux martyrs. En cette considération, je vous prie et je vous conjure de vous souvenir sans cesse dans vos prières de votre cher Grégoire; et toute mon ambition, c'est que vous ne me jugiez pas indigne de cette marque d'intérêt.

A Théodore, Evêque de Tyane

Lettre 77 (extrait)

J'apprends que les injures que nous avons eu récemment à souffrir ont été un écueil pour votre patience. Il n'est vraiment point étonnant qu'un homme qui, comme vous, n'a reçu encore aucune blessure, et qui n'a passé par aucune des tribulations dont nous avons été assaillis, se tourmente à l'excès pour des choses de cette nature. Pour nous, qui en avons supporté bien d'autres, qui avons essuyé déjà toutes les sortes d'affronts et d'injures, il est juste qu'aujourd'hui nous vous inspirions assez de confiance, et que nos paroles aient auprès de vous assez d'autorité, pour vous persuader ce que nous a si bien appris à nous-mêmes, et notre grand âge, et l'expérience.

Oui, tout ce qui est arrivé exige de notre part du courage, un grand courage : qui pourrait en douter, mon cher Théodore ? Nous avons vu nos autels profanés, nos mystères troublés; placés nous-mêmes entre les objets les plus sacrés de notre culte, et ceux qui nous attaquaient à coups de pierres, nous n'avons trouvé que dans la prière un remède à nos blessures. La pudeur des vierges, la modestie des moines, le malheur des pauvres, rien n'a été respecté. Malgré tout cela, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de recourir à la patience et à la douceur; c'est de donner à nos frères une exemple frappant de longanimité et de calme. Car, vous le savez, le plus grand nombre est moins sensible aux paroles qu'aux actions; et l'exemple est par-tout comme une leçon muette, dont le sens n'est jamais perdu.

Nous regardons comme un point important de punir ceux qui nous ont blessés. Il l'est en effet. En ce sens, cette punition est souvent utile pour corriger les défauts d'autrui. Mais il est bien plus important, bien plus généreux, bien plus divin, si j'ose ainsi dire, de savoir supporter patiemment une injure que l'on a reçue. Dans le premier cas, on a réprimé la malice d'un homme; dans le second, on l'amène, comme malgré lui, à bien faire; ce qui est bien plus excellent et bien plus parfait que de le décider à s'abstenir seulement du mal. Soyons persuadés que tous les maux qui

⁷ Grégoire s'excuse auprès d'Eusèbe, évêque de Samosate, envoyé en exil pour sa foi et sa piété, de ce qu'il ne s'est point rendu auprès de lui, à son passage en Cappadoce; et il lui demande le secours de ses prières. Cet Eusèbe avait été chassé de son église par l'empereur Valens, et déporté en Thrace.

nous sont arrivés sont comme un moyen d'acquérir ces grandes richesses spirituelles, et que ce moyen nous est offert par la bonté de notre Dieu. Pardonnons tout à nos ennemis, afin d'obtenir nous-mêmes notre pardon. Phinées mérita le nom de zélateur de la loi, pour avoir frappé, dans l'acte même du crime, la femme madianite et l'impudique Israélite, et pour avoir ainsi délivré la nation d'Israël d'un homme qui faisait sa honte et son déshonneur. Mais toutefois, Phinées s'acquittait bien plus de gloire lorsqu'on le vit prosterné et demandant grâce, par ses prières pour le peuple qui avait péché (Nom 25,7). Jetons-nous donc à genoux comme lui, et apaisons le Seigneur. Obtenons de lui que la tempête finisse, et nous en serons récompensés. De même, Moïse est loué dans l'Écriture, de ce que la vue d'un mauvais traitement, fait sans raison à un Israélite, l'émut au point qu'il vengea son frère, en frappant de mort l'Égyptien, son injuste agresseur; mais il se rendit encore bien plus admirable, lorsque, par ses prières, il guérit de la lèpre Marie sa sœur, qui en avait été frappée en punition de ses murmures (Nom 12,10). Remarquez encore d'autres exemples. Les Ninivites sont menacés d'une ruine totale, ils obtiennent leur pardon, à force de larmes (Jonas 4). Manassès était le plus coupable des rois; mais il est devenu le plus illustre de tous ceux à qui Dieu a bien voulu accorder leur grâce, en considération des pleurs que le repentir lui fit verser. "De quels maux t'accablerai-je, ô Éphraïm, dit Dieu quelque part (Os 4,4) ?» Est-il rien de plus menaçant ? et cependant presque aussitôt Dieu donna à Éphraïm des marques de sa protection. Quoi de plus rapide et de plus empressé, que la clémence de notre Dieu ? Les disciples voulaient que Jésus livrât certains coupables aux flammes qui avaient dévoré Sodome; mais Jésus s'oppose à leur vengeance (Luc 9,56). Pierre coupe-t-il, dans l'ardeur de son zèle, l'oreille d'un de ceux qui venaient pour emmener Jésus, le Sauveur guérit à l'instant Malchus (Luc 22,51). Qu'arriva-t-il à celui qui avait demandé s'il fallait pardonner à son frère jusqu'à sept fois ? L'Évangile ne nous le signale-t-il pas comme une âme trop rétrécie et trop peu généreuse ? Jésus ne lui dit-il pas qu'il faut pardonner jusqu'à sept cents fois sept fois (Mt 18,22) ? Qu'arriva-t-il à ce débiteur dont parle l'Évangile, qui ne voulut pas remettre la dette qui lui avait été remise à lui-même ? n'exigea-t-on pas de lui, plus rigoureusement qu'on ne l'aurait fait sans cela, tout ce dont il était redevable (Mt 18,32) ? Enfin, n'y a-t-il pas, dans nos prières de tous les jours, une formule qui nous indique, que nous ne pouvons obtenir le pardon qu'en pardonnant (Mt 6,12) ?

Puis donc que nous avons tant d'exemples sous les yeux, imitons la bonté et la clémence de notre Dieu; et ne raisonnons pas, pour apprendre de nous-mêmes, jusqu'à quel point il peut être répréhensible de tirer vengeance du mal qu'on nous fait. Voyez la suite des bontés de Dieu : d'abord, il nous donne une loi, ensuite il nous exhorte, nous fait des promesses, nous menace, nous reprend, nous montre de loin les peines qui nous attendent, se retient pourtant, nous menace encore, et ne nous porte le coup fatal que quand nous l'y forçons; encore ne le fait-il que par degré, nous laissant toujours le temps et les moyens de nous corriger.

Faisons de même, mon cher Théodore, ne frappons pas de suite, car ce n'est point le parti le plus sûr pour triompher de ceux qui nous ont fait du mal. Employons, s'il le faut, la crainte; mais ne songeons à les vaincre que par la bonté; par-là seulement nous parviendrons à mériter et leur estime et leur vénération, parce-qu'alors ils seront retenus bien plus par leur propre conscience que par nos emportements et notre aigreur. Ne frappons point de sécheresse un figuier qui peut encore porter des fruits, et ne le condamnons point comme occupant inutilement du terrain; peut-être que les soins d'un habile cultivateur le guériront de sa stérilité; gardons-nous de détruire si précipitamment un si bel ouvrage, guidés en cela peut-être uniquement par la malice et l'envie du démon. Entrons dans des sentiments tels, que nous songions à nous montrer plutôt indulgents que sévères, plutôt dévoués aux pauvres qu'à la rigueur de ce que nous appelons nos droits. Écoutons moins les discours de ceux qui nous excitent, que les paroles de ceux qui nous retiennent. Et quand aucune autre considération ne nous arrêterait, songeons du moins, songeons qu'il serait honteux et déshonorant pour nous d'être publiquement en démêlés avec des pauvres. A ce titre, ils sont sans doute dans une position plus avantageuse que nous, puisque, lors même qu'ils ont tort, ils intéressent néanmoins la pitié des autres, précisément à cause de leur infortune. Imaginez-vous en ce moment que tous les pauvres du monde, que tous ceux qui s'occupent de la nourriture et du soin des pauvres, sont prosternés à vos genoux. Ah ! sans doute, ceux que vous appelez nos ennemis ont été assez affligés, assez humiliés, assez punis, puisqu'ils ont été réduits à venir implorer votre compassion. Pardonnez leur en considération des prières de cette foule immense qui vous entoure; pardonnez-leur aussi en notre considération à nous, qui vous en conjurons en ce moment. S'il vous paraît si dur et si indigne

qu'ils aient osé nous mépriser; pensez, je vous prie, qu'il nous serait bien plus pénible à nous-mêmes de ne vous avoir adressé pour eux que des prières inutiles.

A Céleusius, gouverneur de province

Lettre 114

Puisque Vous me reprochez mon silence et mon défaut de politesse, vous qui avez le bon ton de la ville, je vais, mon bel ami, vous raconter une fable qui n'est pas sans agrément, et qui de plus ne sera pas sans utilité, si elle peut vous rendre moins babillard.

Les hirondelles raillaient un jour les cygnes sur ce qu'ils fuyaient le commerce des hommes, et qu'au lieu de faire jouir le public de leurs chants mélodieux, ils vivaient dans les prairies et le long des fleuves, ne chantant que fort peu, et encore ne chantant qu'entre eux, comme s'ils rougissaient de leur voix mélodieuse. Pour nous, disaient les hirondelles, nous vivons, dans les villes, au milieu des hommes, et dans les maisons. Nous causons avec les hommes, nous leur racontons nos aventures; nous leur parlons des événements arrivés autrefois dans l'Attique, de Pandion, d'Athènes, de Terée, de la Thrace, du voyage de Terée, du dépôt qui lui fut confié, de l'outrage fait à la pudeur, de la langue coupée avec tant de barbarie, de la lettre écrite en caractères de sang, et surtout de la fin tragique d'Itys, et enfin de notre métamorphose en oiseaux.

Les cygnes ne savaient d'abord s'ils devaient répondre aux hirondelles, dont le babil importun les fatiguait. S'étant enfin déterminés à leur répondre : "Nous ne chantons, dirent-ils, que pour charmer les oreilles de ceux qui viennent dans la solitude pour entendre les sons doux et harmonieux que rendent nos ailes, quand elles sont étendues pour recevoir le souffle du zéphyr. Si nous chantons peu et devant peu de monde, c'est là notre grand mérite. Nous ne prodiguons pas la musique, et ne voulons pas qu'elle soit étouffée par le tumulte de la ville. Pour vous, les hommes ne peuvent vous souffrir dans leurs maisons. Votre gazouillement les importune, et avec raison; car votre langue n'étant pas coupée, il vous est impossible de vous taire; en déplorant le malheur qui jadis vous rendit muettes, vous êtes plus babillardes que les oiseaux qui ont beaucoup de voix et de mélodie."

Comprends le sens de mes paroles, dit Pindare. Si vous trouvez que mon silence vaut mieux que votre facilité à parler, cessez d'en faire un sujet de raillerie, ou bien je vous citerai un proverbe aussi bon qu'il est court :

Le cygne chantera quand le geai se taira.

Au rhéteur Eudoxius

Lettre 178

Il y avait jadis à Athènes une loi qui, à mon jugement, était pleine d'une haute sagesse. Elle voulait que l'on conduisit les jeunes gens, dès qu'ils avaient atteint l'âge de puberté, dans un lieu où se trouvaient réunis, où se trouvaient exposés tous les instruments nécessaires aux diverses professions. Là on les observait; et selon que chacun semblait s'attacher à un instrument quelconque, ou le saisir avec empressement, on en concluait qu'il aurait du goût pour telle profession, et c'était celle là qu'on lui apprenait. Cela tenait à ce principe, que nous réussissons ordinairement dans ce que nous entreprenons d'après l'avis secret de la nature, et qu'au contraire, quand il nous arrive d'entreprendre quelque chose malgré elle, nous voyons ordinairement toutes nos espérances déçues. A quoi tend ce préambule, me direz-vous ? A vous prouver, mon cher Eudoxius, que vous devez bien vous garder de négliger la philosophie, pour laquelle la nature vous a donné tant d'ouverture, ou de vous livrer à toute autre profession, pour laquelle vous seriez moins propre. Ce que vous devez faire, non seulement parce que la

philosophie à laquelle je vous exhorte est ce qu'il y a de plus relevé, mais encore parce qu'elle est aussi ce qui vous convient le mieux.

Or, il est un proverbe qui nous défend d'entreprendre jamais d'arrêter le cours d'un fleuve; et un poète fait sagement d'interdire la musique à celui qui se destine à l'équitation : car il en résulterait qu'il ne saurait ni l'équitation, ni la musique.

Quels sont donc les indices de cette aptitude naturelle que je remarque en vous ? Ce sont la tranquillité et la simplicité de votre vie et de vos mœurs, et une âme tout-à-fait étrangère à tout ce qu'on nomme déguisement, fourberie, imposture; de plus, l'élévation de votre génie et de vos pensées, et certain instinct qui vous porte sans effort à la méditation. J'y joins encore votre mauvaise santé, votre faiblesse physique : car selon Platon, "ce n'est pas un petit avantage pour celui qui s'applique à la philosophie." De plus, vous êtes dans un âge où les passions sont plus souples; la pauvreté vous cause moins d'abattement que de fierté; et vous différez du commun des rhéteurs, en ce que vous savez rougir.

Ainsi donc, gardez-vous bien de renoncer à ce que vous avez déjà acquis de philosophie, ni de préférer une seconde place dans une profession secondaire, à la première dans la plus sublime de toutes les professions. Lorsque vous pouvez vous élever comme l'aigle, ne vous contentez pas d'exceller parmi le peuple des oiseaux.

Jusques à quand nous laisserons-nous enfler d'orgueil pour des choses viles et passagères ? Jusques à quand nous livrerons-nous à des jeux futiles parmi les jeunes gens, et à des illusions de toute espèce ?

Jusques à quand nous laisserons-nous ravir hors de nous par de vains applaudissements ? Quittons ces chimères, devenons des hommes, rejetons tous ces songes, traversons les ombres épaisses; laissons à d'autres les plaisirs de la vie, et ces voluptés qui au fond renferment plus de douleurs que de charmes. Que l'envie, que les circonstances, que la fortune (car voilà de quels noms on appelle l'inconstance des choses d'ici-bas), occupent, agitent, ballottent en tous sens les autres hommes. Qu'on ne nous parle plus, ni de trônes, ni de principautés, ni de richesses, ni d'honneurs, ni d'élévation, ni de cette méprisable gloriole qui, après tout, nous déshonore bien plus que les mépris et les dérisions, lorsqu'elle s'empare de notre âme; ni de toutes ces vaines représentations de théâtres, qui occupent la scène du monde. Pour nous, attachons-nous le plus étroitement possible à la sagesse; désirons manquer de tout le reste, excepté de Dieu, qui seul est notre bien pour l'éternité. De la sorte il arrivera que, même ici bas, nous acquerrons de la gloire, puisque cette gloire nous touche encore, et que nous sommes assez faibles pour la souhaiter; ou que du moins la gloire de l'éternité nous sera assurée, puisque la récompense des justes, est de devenir en quelque sorte des Dieux; d'être éclairé des rayons de cette lumière très pure que les Saints contemplent sans cesse dans la triple unité de Dieu, et dont, sur la terre, à peine quelques faibles lueurs parviennent jusques à nous. Voilà le but, mon cher Eudoxius : marchez, avancez, hâtez-vous; volez, saisissez la vie éternelle qui vous est offerte. Ne fixez en rien vos espérances, tant que vous ne serez point parvenu à ce bien souverain et souverainement digne de vos désirs. Vous nous saurez gré de nos avis, j'en suis sûr; moins, il est vrai, maintenant que par la suite, c'est-à-dire que quand vous serez dans l'état que nous vous promettons, et que vous aurez compris que là seulement se trouve la réalité des choses, et non point dans ce bonheur vide, que l'esprit de l'homme se plaît à se forger.

A Thècle

Lettre 223

Sans doute que vous êtes attristée de nous avoir quittés : nous le sommes bien davantage de nous voir séparés de vous. Nous rendons cependant à Dieu des actions de grâces de ce que nous avons eu le bonheur d'arriver près de vous, et nous ne nous repentons nullement des fatigues qu'il nous a fallu essayer pour cela. Il en est résulté pour nous l'avantage d'être témoins, et de la solidité de votre foi en Jésus Christ, et de votre louable solitude, et de votre retraite pieuse. Nous vous avons vue, séparée de toutes les voluptés du monde, vivant avec Dieu seul, dans la société des saints martyrs, près desquels vous habitez, et offrant tous les jours à Dieu, de

concert avec vos chers enfants, une victime vivante et agréable. C'est dans tout cela que vous devez trouver la consolation de toutes vos peines. Ainsi le grand David s'efforçait de cacher les chagrins et les amertumes de cette vie, au sein de ces biens à venir, vers lesquels s'élançaient tous ses désirs; et voilà pourquoi il se réjouissait de ce que Dieu l'avait caché dans son tabernacle, au jour du malheur (Ps 26,5). Et non seulement ce saint personnage sentait se calmer ses douleurs et ses chagrins, quand la pensée de Dieu se présentait à son souvenir, mais encore il goûtait alors d'ineffables voluptés. "Je me suis souvenu de mon Dieu, nous dit-il, et ce souvenir m'a rempli de délices" (Ps 76,4).

Ceux qui suivent le monde ont aussi des sujets de douleur, et souvent bien plus graves que ceux qui servent Dieu. Mais la douleur des premiers n'a point de récompense à attendre; tandis que la récompense de notre douleur est assurée, pourvu que nous la supportions courageusement en vue de Dieu.

Voyons un peu; comparons les peines aux plaisirs, les biens présents avec les biens à venir, et nous trouverons aisément que les premiers ne sont pas même la moindre partie des seconds, tant ceux-ci sont au-dessus des autres ! Lors donc que nous sommes dans la douleur, ce doit être pour nous un remède efficace de rappeler à notre souvenir et la pensée de Dieu, et les espérances de la vie future; d'entrer, en un mot, dans les mêmes sentiments que David, c'est-

à-dire de dilater notre cœur dans la tribulation (Ps 4,3), de ne point nous laisser opprimer par le poids de nos pensées terrestres, ni envelopper de tristesse, comme d'un nuage; mais, au contraire, de nous attacher alors plus étroitement à nos espérances, et de porter nos regards vers le bonheur céleste qui est réservé à ceux qui supportent patiemment l'adversité.

Du reste, aucun motif n'est plus propre à nous faire supporter courageusement les revers, et à nous élever au-dessus du commun des hommes, lorsque la douleur nous vient visiter, que de nous rappeler ce que nous avons promis à notre Dieu, et les espérances que nous nous sommes faites, quand nous avons embrassé la vraie philosophie. Notre but était-il alors de vivre dans l'abondance et dans les richesses, de goûter les vaines jouissances et les joies insensées du monde, de semer notre vie de fleurs; ou bien, au contraire, nous sommes-nous attendus aux tribulations, aux peines, aux angoisses, et à supporter toutes choses, pour l'espérance des biens futurs ? ah ! c'est à ce dernier sort, et non pas au premier, que nous nous sommes attendus. Prenons donc bien garde de violer le pacte que nous avons fait avec Dieu; et de vouloir tout à la fois posséder les avantages et les biens du monde, et conserver l'espérance des biens futurs. Laissons subsister nos conventions. Supportons tous les maux de la vie, dans la vue des biens de l'éternité. Nos ennemis nous ont affligés, c'est à nous de conserver notre âme libre de toute passion, exempte de tout trouble. De la sorte, nous aurons triomphé de ceux qui veulent nous nuire.

Considérez de plus quel est le motif qui excite le plus contre nous la haine et les persécutions. Ne poursuit-on pas en nous ceux qui ont quitté cette vie ? or, comment pourrions-nous nous rendre agréables à ces Saints ? n'est-ce point en supportant les injures avec résignation ? faisons donc cela pour eux. Car je suis persuadé que les âmes des Saints voient et connaissent ce qui nous touche; mais en outre, et même avant tout le reste, rappelons-nous qu'il est insensé de vouloir philosopher, quand rien ne nous y oblige, c'est-à-dire de nous exposer gratuitement et de nous-mêmes aux dangers, et de manquer de philosophie au sein de l'adversité; de ne point se conduire alors de manière à fournir aux autres un modèle de patience, comme on doit, quand on est dans le bonheur, leur fournir un modèle de reconnaissance et d'actions de grâces envers Dieu.

Je vous écris ceci, non point pour vous instruire; mais pour vous rappeler ce que vous savez. Que d'ailleurs le Dieu de consolation vous conserve et exempte de tout malheur et d'adversité; qu'il nous accorde le bonheur de nous revoir un jour, et que l'événement nous prouve que nos efforts n'ont pas été entièrement infructueux, mais que nous avons auprès de vous plus de crédit que qui que ce soit. Et qu'enfin, de même que nous avons pris part à vos revers et à vos chagrins, de même vous preniez part à notre patience et à notre résignation. Ce qui est peut-être une récompense justement due à notre vieillesse et à tous les travaux que nous avons supportés pour la cause de Dieu.

saint Grégoire le Théologien

A Basilissa

Lettre 244

Tenez votre âme supérieure à toutes les afflictions en vous occupant de ce qu'il y a de plus élevé. Eloignez de votre esprit tout ce qui est étranger à la vertu et indigne de vos pensées; appliquez-le à la piété et à tout ce qui est bien; exercez-le à ne rien accepter et à ne rien décider qui n'ait été sérieusement examiné; fortifiez-le, en tout temps et de toute manière, par la méditation des conseils tracés par les saints qui nous ont précédés.

Faites passer toujours la justice à l'égard des étrangers, comme à l'égard des amis, avant toute rancune et toute amitié.

Avez pour amie et pour compagne inséparable la tempérance, qui doit être profondément et solidement enracinée dans votre âme.

Ne changez pas de mœurs avec les inégalités et les vicissitudes la vie, car il n'est pas bien de perdre sa dignité dans la pauvreté, et l'on n'est pas en sûreté de conscience, si l'on s'enorgueillit de la richesse. Le mieux donc est de s'appliquer à la modération, en présence des choses agréables, et à la fermeté, en face des afflictions.

Il faut encore oublier votre ancienne opulence, ne demander que le suffisant, aimer ce que l'on vous donne, espérer ce qui vaut davantage, supporter doucement la maladie, ne vous plaindre et ne vous affliger de rien, rendre grâce à la Providence, quoi qu'il arrive, fermer souvent les yeux sur les causes des événements et ne pas négliger le soin de votre dignité. Les yeux fixés sur elle, examinez toujours, avant de parler, ce qu'il convient de dire, avant d'agir, ce qu'il convient de faire.

Croyez que les vêtements extérieurs ne sont pas une parure.

Regardez comme la vraie et solide richesse, de savoir vous contenter de peu. La vraie fortune, en effet, ne consiste pas à posséder beaucoup de choses, mais à ne pas en avoir besoin. Ceci est à vous; le reste vous est étranger.

Réglez votre conduite par les convenances; vos mœurs, par le calme; votre langue, par la brièveté des discours.

Parez votre tête en la voilant; vos sourcils, en les abaissant; vos yeux, en ne jetant que des regards rapides et modestes; votre bouche, en ne disant rien de déplacé; vos oreilles, en n'écoutant que des discours sérieux; votre visage tout entier, en le couvrant des couleurs de la modestie.

En tout et partout, conservez-vous pure comme un trésor intact, car l'ornement des femmes, et celui qui leur sied le mieux, c'est la gravité, la conscience et la chasteté. Regardez comme le plus beau et le plus facile, en même temps, de tous les plaisirs, une alimentation strictement suffisante. Louable en elle-même, elle est nécessaire à une vie chaste, excellente pour la santé et utile pour la régularité de la vie, pour le bon ordre et pour l'instruction.

LETTRÉ À NECTAIRE ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLÉ

«Eunome, cette peste que nous avons entretenue dans notre sein, ne se contente pas d'être et de subsister, s'imagine que ce serait pour lui une perte, que de ne pas entraîner avec lui tout le monde dans le précipice. Cela peut néanmoins être en quelque sorte toléré. Mais l'insolence des apollinaristes est le meilleur le plus fâcheux, et le plus insupportable dont l'Église soit affligée. Je ne sais comment votre sainteté a permis qu'ils aient la liberté de faire des assemblées aussi bête que nous. Bien que par la grâce de Dieu vous soyez parfaitement instruit des mystères de notre religion, et que vous n'ignoriez rien de ce que l'Église enseigne pour les défendre, ni de ce que l'hérésie invente pour les attaquer, il n'est peut-être pas hors de propos que vous appreniez d'une personne qui sait aussi peu de choses que moi, qu'il m'est tombé entre les mains un livre d'Apollinaire, qui surpasse tout ce que les auteurs des sectes les plus dangereuses ont jamais conçu de plus monstrueux. Il assure que le corps que le Fils de Dieu a pris pour la réparation de notre nature, est un corps qu'il a eu dès le commencement, et pour appuyer une imagination aussi extravagante que celle-là, il donne une mauvaise explication à ces

paroles de l'Écriture, *nul n'est monté au ciel que le Fils de l'homme qui est descendu du ciel*. Ainsi il prétend qu'il était déjà Fils de l'homme, quand il est descendu du ciel, et qu'il en a apporté un corps qui était éternel. Il se sert encore d'un passage où il est dit : *Le second homme est du ciel*. Enfin il assure que cet homme qui est descendu du ciel n'avait point d'entendement, mais que la divinité du Fils de Dieu lui tenait lieu d'entendement, et était comme la troisième partie de ce composé humain. Le corps et l'âme en étaient deux parties comme dans les autres hommes, et le Verbe de Dieu tenait la place de l'autre partie, savoir de l'entendement, qui n'y était pas. Mais ce n'est pas là le plus grand mal. Le plus grand mal est qu'il assure que le Fils seul-engendré de Dieu, le Juge de tous les hommes, l'Auteur de la vie, et le Destructeur de la mort, est sujet lui-même à la mort; qu'il a ouvert dans sa divinité, et qu'elle est mort avec son corps, et qu'elle est ressuscité avec lui par la grâce du Père éternel.»